

LES DÉCOUVERTES du St André

- Une sélection authentique -

Astrid Adverbe À DÉCOUVERT

- Actrice et réalisatrice -

Fantômes du passé

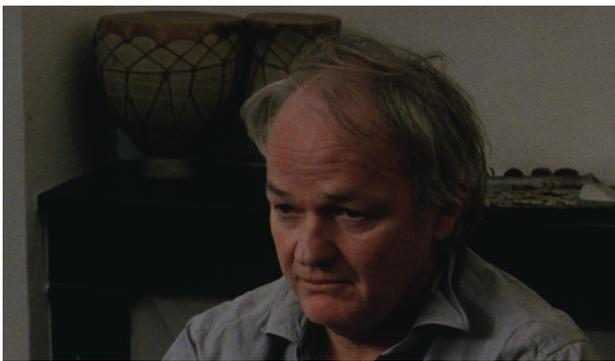
Du 20 Août au 30 Septembre 2014

À 13 h tous les jours, suivi d'une rencontre/débat

Au cinéma Saint-André des Arts



Photo Wladimir Zaleski

Le temps qu'il fait

Louise est de retour à Paris. Elle y croise Paul, Pierre, Anna et quelques autres. Elle baguenaude dans la ville, sur les traces de quelques vieilles histoires. Elle cherche son père, distraitement.

Décidément, tout le monde fuit, personne ne veut l'aider...

Film de Nicolas Leclere (40') - 1999

Avec Astrid Adverbe, Marie Rivière, Lou Castel, Philippe Morier Genoud, Philippe Suner, Eric Chevaleyre.

Prendre l'air

Traverser le pays dans la nuit, s'accrocher désespérément à un amour perdu, puis reprendre courage dans un paysage dévasté. Quelques jours de la vie de Colette, de sa fuite de l'hôpital Sainte-Anne aux confins de la Camargue. Quelques jours pour faire le point sur ses histoires passées et tenter de reprendre la main.

Film de Nicolas Leclere (54') - 2009

Avec Astrid Adverbe, Pascal Cervo, Eric Chevaleyre, Yann Guillemo.

Les 4 films ont été présentés au festival Côté Court de Pantin.

Prendre l'air y a reçu le Prix de la Résidence.

Mé damné - Que Dieu me damne

François est l'aîné d'une famille noble du sud-ouest de la France. Son père était ministre sous Pétain.

Très jeune, ses opinions politiques le portent vers l'extrême gauche, et l'éloignent de sa famille.

À la mort de son père, ses frères le désavouèrent publiquement pour cet engagement politique.

Astrid, fille de l'un de ces frères, cherche à tisser un lien avec cet oncle retrouvé en confrontant son histoire à la sienne.

Film d'Astrid Adverbe (44') - 2007

Avec François de Chantérac,
Geneviève de Chantérac, Astrid Adverbe.

Ma fleur malade

À la recherche d'une amie disparue, Astrid mène l'enquête pour comprendre pourquoi il y a 9 ans, celle-ci a choisi de mettre un terme à leur relation, sans donner d'explication.

L'enquête devient introspection : l'amitié et le rapport aux autres en question.

Film d'Astrid Adverbe (44') - 2013

Avec Marina Déak, Sara Viot,
Frédéric Mainçon, Astrid Adverbe.

LE ST ANDRÉ DES ARTS Programme du 20 Août au 30 Septembre 2014

Projections suivies d'une rencontre/débat à toutes les séances

Semaine du 20 Août 2014

Mercredi 20 **Mé Damné**
Jeudi 21 **Ma fleur malade**
Vendredi 22 **Le temps qu'il fait**
Samedi 23 **Prendre l'air**
Dimanche 24 **Mé Damné**
Lundi 25 **Ma fleur malade**
Mardi 26 **Le temps qu'il fait**

Semaine du 27 Août 2014

Mercredi 27 **Prendre l'air**
Jeudi 28 **Mé Damné**
Vendredi 29 **Ma fleur malade**
Samedi 30 **Le temps qu'il fait**
Dimanche 31 **Prendre l'air**
Lundi 1er **Mé Damné**
Mardi 2 **Ma fleur malade**

Semaine du 3 Septembre 2014

Mercredi 3 **Le temps qu'il fait**
Jeudi 4 **Prendre l'air**
Vendredi 5 **Mé Damné**
Samedi 6 **Ma fleur malade**
Dimanche 7 **Le temps qu'il fait**
Lundi 8 **Prendre l'air**
Mardi 9 **Mé Damné**

Semaine du 10 Septembre 2014

Mercredi 10 **Ma fleur malade**
Jeudi 11 **Le temps qu'il fait**
Vendredi 12 **Prendre l'air**
Samedi 13 **Mé Damné**
Dimanche 14 **Ma fleur malade**
Lundi 15 **Le temps qu'il fait**
Mardi 16 **Prendre l'air**

Semaine du 17 Septembre 2014

Mardi 23 **Le temps qu'il fait** puis **Mé Damné**

Semaine du 24 Septembre 2014

Mardi 30 **Prendre l'air** puis **Ma fleur malade**

Cinéma Le Saint-André des Arts - 30 rue Saint-André des Arts - 75006 Paris



Les rues, les cafés, les chambres, les salles de bains, ce Paris montré sans cesse, mais peu vu. On n'a pas assez remarqué, parlant du jeune cinéma français, un goût tenace pour la filiation impossible, comme si à la suite des pères de la Nouvelle Vague, les personnages des films devaient porter en eux le poids d'une ascendance reconduite à un malaise contemporain. S'il est vrai que Nicolas Leclere entend prendre ses distances avec ce cinéma français, il faut dire qu'il commence par le respecter, aussi, le scénario n'a rien pour surprendre, et je serai tenté de m'en réjouir, tant le film se joue ailleurs.

Une jeune fille de retour à Paris est à la recherche de son père. Elle vit chez Pierre ou chez Paul, cherche ce qu'elle ne trouvera pas. Elle croise un certain Maurice Dhotel, possiblement son père, nous n'en saurons pas plus. Film de traces, hanté par les figures du passé, les anciens amis, Pierre, Paul et les autres, les vieilles histoires, les vieilles questions. L'histoire est avant, elle préoccupe le film sans jamais l'asservir au récit.

Mais le film tend davantage vers la séquelle que vers la mémoire ; ce n'est plus la mé-

moire qui est rendue douloureuse, mais plutôt l'oubli. Le film se livre par fragments troués d'ellipses qui morcellent le récit. Cette sécheresse de style en fait tout le prix et renforce la pesanteur à l'œuvre dans l'évocation du père. La grâce du film, indissociable, survient des temps morts, parfois dilatés, matière même de l'évènement. On se souviendra longtemps de la séquence du café, moment d'ivresse et de désespoir mêlés, achevé sur un instant d'hystérie, une danse « cubaine » entre Astrid Adverbe et Lou Castel.

L'évidence des durées justes, comme l'éclipse de fin lorsque Louise, seule, de chaise en chaise à la terrasse d'un café, finit par s'enfuir. Le film fait détour, errance, trajet dévié. Ce plan de fin est emblématique du film. La figure dévie du cadre pour en sortir par la droite sans que la caméra ne recadre, elle sait que cette sortie doit en être une, une sortie de champ, comme si le personnage de Louise était toujours hors du cadre, hors de sa famille, hors de la ville, hors d'elle, hors de sa propre mémoire. Dès lors, elle ne peut qu'entrer et sortir du cadre, rendue bouleversante par la présence trouble de son absence, forcée d'habiter ce monde (elle se parle souvent à elle-même dans le film comme pour peupler sa solitude) elle s'y engouffre, s'y déplace de biais.

La même question toujours, celle de savoir quel est le vrai sujet d'un film. Le temps des détours empruntés par *Le temps qu'il fait* (dont le titre est essentiel) permet de comprendre que le sujet n'est pas la filiation, mais le cinéma (ascendance encore tant l'ombre de Rivette ne cesse de rôder sur le film). Ce que l'on voit ici, est souvent ce qui est d'habitude entre les plans des autres films, une météorologie humaine, le temps perdu à savoir pourquoi. Toujours cette même question et ce rare retournement, le moment où c'est le film qui nous regarde.

Hugo Bélit - Revue BREF

AA Productions
présente



MÉ DAMNÉ

QUE DIEU ME DAMNE

Film de Astrid Adverbe

Avec François de Chantérac, Geneviève de Chantérac, Astrid Adverbe
Réalisation : Astrid Adverbe - Chef opérateur : Jacques Mora - Ingénieur du son : Mathias
Boucher - Assistante réalisation : Marina Deak - Montage : Arnaud Faure



CÔTÉ COURT

Comment filmer l'autre ? Quelle distance, quel regard adopter ? Comment -et où- se situe celui qui filme par rapport à son sujet ? Comment éviter le « devenir-personnage » de celui que l'on filme, surtout quand celui-ci impose dès les premiers plans un formidable visage de cinéma.

Film à la lisière de l'essai et du documentaire, où il s'agit de portraiturer un proche tout en acceptant aussi de laisser se fissurer le dispositif pré-établi. Filmer un oncle que l'on connaît peu (et en qui on se reconnaît) pour exorciser une sombre mémoire familiale. Démarche où l'accident, l'inattendu vient remettre en cause le projet initial, où le réel parfois l'emporte sur la note d'intention.

Astrid Adverbe ne se contente pas de filmer cet oncle qu'elle retrouve. Qu'elle apparaisse

à l'écran dans des situations de vie domestique substituée au cadre traditionnel et rigide de l'interview celui d'un dialogue, bien plus chaleureux évidemment. Astrid est en visite. Elle n'est pas une journaliste de passage, elle reste là quelques jours. En famille. Le film, réellement se construit à deux. Et le plus étonnant est de constater la distance qu'affiche le vieil homme au projet de sa nièce. Scène remarquable - l'avoir gardée témoigne d'ailleurs d'un certain courage - que celle où elle fait lire la note d'intention du film à son oncle. Il en rit gentiment, lui fait comprendre qu'elle projette trop de choses sur lui. Cette réaction modifie d'un coup la nature de *Mé damné*, venant redoubler encore un peu plus les interrogations que la réalisatrice exprimait au début en voix off. Le film se fait, se défait, se construit sous nos yeux. Il gagne même dans cette résistance du réel -de son sujet- une profondeur insoupçonnée.

C'est tout le prix de ce film que d'oser questionner la démarche du cinéaste, de faire presque involontairement de celui-ci le personnage principal, d'intégrer enfin à leur déroulement - et quitte à en modifier la nature (film in progress) - les écueils auxquels il peut se retrouver confronté. Sans rien sacrifier bien sûr de la singularité de celui qui est filmé.

Stéphane Kahn - Revue BREF



Prendre l'air – Nicolas Leclere : Un film autoproduit et ahurissant (Prix résidence côté court – décerné par Grandrieux et Achard, entre autres – une sorte d'équivalent du prix donné à Cannes par Huppert à Resnais ?). *Prendre l'air*, c'est une manière de styliser une histoire d'amour ratée (Une histoire de couple qui a mal tourné, comme tant d'autres, à Paris), un film sans café ni appartement parisiens. On peut intituler les trois épisodes du film ainsi : « L'échappée de Saint Anne », « Le prémontré sur la colline » et « Le flûtiste de Beauduc », en référence à un sérial à la Feuillade (on pense au cinéma muet alors qu'il y a beaucoup de dialogues). Le premier épisode est une sorte de road movie semi policier (une fuite). Dans le second épisode, monologue d'un moine en robe immaculée, on atteint un sommet

de stylisation outrancière qui peut provoquer le fou rire. C'est qu'on a perdu l'habitude de ce type de personnage romanesque (s'engager dans les ordres par dépit amoureux), popularisé par les feuilletons du XIXème siècle et qu'on trouvait encore chez Bunuel ou chez Robiolles (Nicolas Leclere pourrait être assimilé à cette lignée surréalisante et parfois fauchée). Le troisième épisode reprend le road movie, mais cette fois mâtiné de science-fiction (il est question de radioactivité et les paysages sont désolés, post atomiques). Là, un « joueur de flûte de Hamelin » clôt l'histoire d'amour déçu.

Parfaitement rocambolesque, sans rhétorique cinématographique (quand Nicolas Leclere film un trajet, toutes les étapes y sont), *Prendre l'air* est une bouffée d'air.

Pascale Bodet - Chronicart



Le nouveau documentaire d'Astrid Adverbe s'inscrit d'emblée dans la lignée de son précédent, le remarqué *Mé Damné* (voir Bref n°85). Dans son dispositif et son mode d'énonciation, il se présente aussi comme une enquête, un work in progress où celle que l'on connaît également comme comédienne met en scène sa quête, ses proches, ses doutes et un échec à venir, qui est l'impossibilité de mener à bien son film tel qu'elle l'envisageait au départ.

Si *Mé Damné* interrogeait une histoire familiale à travers la figure charismatique d'un oncle ayant rompu, pour son engagement à gauche, avec sa famille (Et notamment avec le père d'Astrid Adverbe), *Ma fleur maladive* s'articule autour d'une absence, d'un gouffre affectif, d'une rencontre (souhaitée, attendue), qui n'aura pas lieu et, par là, d'une question irrésolue. Celle-ci est un point de départ. Pourquoi, soudain, il y a des années, une amie précieuse a rompu tout lien avec la réalisatrice ? Pourquoi une amitié si forte fût-elle d'un coup gommée, laissant, en

lieu et place de la complicité et de l'affection, une cuisante cicatrice ?

Mé Damné se faisait à deux, avec cet oncle chez qui Astrid allait passer quelques jours. Ici, ne réussissant pas à rétablir le contact avec l'absente, elle demande plutôt à des tiers d'intervenir, les questionnant sur la nature de leur amitié. Comme si le présent pouvait éclairer le passé, le film change d'aiguillage au fil de ces conversations pour poser cette question que d'aucuns trouveront péniblement égocentrique : quelle amie Astrid Adverbe est-elle ? Seraient-ils à même, eux, ses proches, d'expliquer, de comprendre ce qu'elle ne sut voir ? Se dessine alors un portrait pas forcément flatteur, la réalisatrice n'hésitant pas à dévoiler ce que peut avoir de pesant son questionnement obsessionnel (trouver une raison dicible à la fin d'une amitié) et le caractère parfois étouffant de l'amour qu'elle demande aux autres.

Le constat culmine quand, non sans courage, elle laisse entendre – enfin – le violent message que sa meilleure amie d'antan laisse sur son répondeur, l'enjoignant à la laisser tranquille, lui affirmant qu'elle n'a aucune envie de la revoir. Comme un écho à cette séquence de *Mé Damné* où l'oncle relativisait la note d'intention lue par sa nièce, estimant qu'elle projetait sans doute trop de choses sur sa personne. Manière aussi de rappeler que si le documentaire se fait avec - ou contre - les autres, il éclaire souvent tout autant sur qui l'entreprend.

Stéphane Kahn - Revue BREF

Astrid Adverbe est comédienne et réalisatrice.

Issue du théâtre, elle a joué dans plusieurs courts et longs métrages (Pierre Merejkowsky, Marina Déak, Boris Lehman ou Cédric Anger).

On pourra la voir dans **Nuits blanches sur la jetée** de Paul Vecchiali, film en compétition au Festival de Locarno 2014 (sortie en salles fin 2014, Shellac Distribution), ainsi que dans **El viaje de Ana** de Pamela Varela, film en compétition au FID 2014, où elle tient les rôles titres.

Elle a réalisé **Mé Damné**, son premier documentaire/essai en 2006, et **Ma fleur maladive**, en 2013.

Nicolas Leclere est réalisateur et directeur de production (Alain Guiraudie, Laurent Achard, Christophe Honoré, Sophie Fillières).

Il a réalisé 5 moyens métrages. **Le temps qu'il fait** et **Prendre l'air** sont présentés dans ce programme.

Son dernier film, **Les rues de Pantin**, est en cours de montage.

Cinéma indépendant fondé en 1971 par Roger Diamantis et situé en plein quartier latin, le Saint-André des Arts est une véritable institution parisienne du cinéma d'art et d'essai (labels : «art et essai» et «Europa Cinémas».)

Roger Diamantis naît à Paris en 1934 de parents grecs. Ses parents sont passés de la coiffure à la restauration en ouvrant le restaurant « Les Balkans », rue de la Harpe. Roger poursuit la carrière familiale en ouvrant « Les Brochettes », près du restaurant de ses parents. Cependant, ce grand cinéophile réalisera son propre rêve à l'âge de 37 ans : « Montrer » des films dans un lieu qui lui appartient. C'est ainsi que Roger Diamantis achète un hôtel rue Saint-André des Arts et y aménage deux salles de cinéma dans lesquelles il projette des films qui lui tiennent à cœur.

Son premier fait d'arme à l'ouverture du cinéma, le 27 octobre 1971, a été de laisser à l'affiche «La Salamandre» d'Alain Tanner, qu'aucune salle ne voulait accueillir et ce, pendant deux ans. Ce fut un succès : le film comptabilisa 300 000 entrées. «L'Empire des sens», de Nagisa Oshima, aura fait quant à lui 10 000 entrées en moins de 15 jours. Son second exploit a été de projeter des films de réalisateurs inconnus, boudés par les distributeurs et le grand public (Jean-Luc Godard et Marcel Hanoun), aux séances de Midi et Minuit, horaires non conventionnels.

En véritable «éditeur d'art cinématographique», il a été le premier à projeter et à présenter, souvent en exclusivité dans ses salles, les œuvres de cinéastes tels que : Emir Kusturica, Théo Angelopoulos, Alain Tanner, Barbara Loden, Alain Cavalier, Aki Kaurismaki, Wim Wenders, Jim Jarmush, Leos Carax, Jean Eustache et bien d'autres.

Ce passionné savait repérer les talents, les tendances les plus avant-gardistes du cinéma international. Ses salles sont à considérer comme une sorte de cinémathèque moderniste pour films d'auteurs, où plusieurs générations sont venues assister à la projection de films indépendants.

Profondément indépendant, il a participé plus qu'aucun autre au développement du cinéma d'Art et Essai, menacé par la multiplication des grands circuits et des «super-multiplexes». Il a été amené très souvent à faire appel au médiateur pour avoir le droit de diffuser les films des auteurs qu'il avait révélés quelques années auparavant. Il constatait à juste titre : «Dans les années 1950-60, nos salles attiraient en grand nombre les spectateurs qui avaient le goût de l'art et essai. Maintenant, beaucoup ont le goût de l'art, mais peu ont gardé le goût de l'essai...»

Toute sa vie Roger Diamantis aura privilégié le développement d'une certaine cinéphilie qui veut se démarquer de la pensée unique et de la cinéphagie.

Aujourd'hui, Dobrila Diamantis, sa femme continue à faire connaître des films inédits via son cycle Les Découvertes du Saint-André.

Cette « sélection authentique » s'accompagne de nombreuses rencontres avec le réalisateur, l'équipe ou des intervenants venant à la découverte de son public.